

INVASIONS BARBARES : que peut la psychanalyse ?¹

INTRODUCTION

La psychanalyse fait irruption dans le monde par un acte subversif. Elle apparaît comme un champ perméable pour la clinique, ayant été le terrain fertile de sa fondation. Pourtant, Sigmund Freud, son fondateur, espérait que son invention pourrait contribuer à comprendre la culture et son perpétuel malaise. Freud n'a pas isolé « l'individu » de son temps, au contraire, il le prend comme sujet passeur des événements sociaux et inversement, c'est-à-dire qu'il n'y a pas l'un sans l'autre. D'où l'affirmation lacanienne que le psychanalyste a le « devoir éthique » d'être à la hauteur de l'accueil/écoute du Réel du sujet dans son expérience, qui n'est pas sans celle de sa contemporanéité. Par conséquent, dans sa vocation subversive, la psychanalyse – les psychanalystes – doivent être également perméables à ce qui se passe dans le contexte social de leur temps.

Dès lors, un questionnement sur l'éthique qui guide la praxis analytique devient essentiel pour la survie de la psychanalyse elle-même, car contrairement à la logique des discours en vigueur, c'est une éthique qui n'exclut pas l'impossible et pointe le fait qu'il y a un trou dans la connaissance qui peut interroger les vérités totalitaires/totalisantes.

Nous venons de traverser une pandémie qui, avec des effets immédiats et des séquelles terribles, a fait envahir la scène mondiale par quelque chose de l'objet irreprésentable, ouvrant une fenêtre,

1 Texte présenté au VIII^{ème} Congrès Internationale de Convergence-Movement Lacanien pour la psychanalyse Freudienne, *QUELLE ÉTHIQUE POUR LA PRATIQUE PSYCHANALYTIQUE AUJOURD'HUI?*, 24, 25, 26 y 27 mai, 2023. Groupe de travail : Psicanalisar hoje: Poética, Ética e Política. Integrantes: Norton Cesar Dal Follo da Rosa Jr – APPOA, Nathalia Figueira – ELP-RJ, Maria Teresa Cristina P. Nazar – ELP-RJ, Darlene V. Gaudio Angelo Tronquoy – ELPV, Caroline Fabrício – ELP-RJ, Maria Cecilia Oliveira – ELPV, Maria Celeste Faria – ELPV, Eliana dos Reis, Betancourt – APPOA, Filipe Leitzke Leme – ELP-RJ, Flávia Chiapetta de Azevedo – ELP-RJ, Lucia Serrano Pereira – APPOA, José Nazar – ELP-RJ, Renata Conde Vescovi – ELPV, Marta Pedó – APPOA.

comme on parle de la fenêtre du fantasme, nous obligeant à réfléchir sur ce qui n' a pas de représentation possible, comme un tableau sans image, un vide sans histoire autour duquel le temps s'est suspendu. Ce point traumatique de l'indicible, de l'inaudible et de l'irreprésentable, tragique, pour bien le nommer, a fait irruption dans la vie, nous rappelant notre extrême vulnérabilité et fugacité, ébranlant violemment nos certitudes sur tous les domaines du savoir, politique, scientifique, sur notre "civilisation" ! Et cela nous a secoués, ébranlant les fondements de notre pratique quotidienne, remettant tout, absolument tout, en question. Nous avons été envahis, barbarement !

LE BARBARE ET LE TRAGIQUE

Dans le langage courant de notre temps, le terme *barbare* s'oppose au terme *civilisé*, de même que le mot *barbarie* s'oppose à *civilisation*. Quand on remonte aux origines du mot *barbare*, on le retrouve dans la Grèce antique. Là, c'est ainsi qu'on nommait des gens qui ne parlaient pas la langue grecque, qui ne partageaient pas la même culture, coutumes, organisation sociale et politique pratiquée par les Grecs ; cependant, les « barbares » avaient leur propre langue, leurs traditions et leur culture.

Pour les Grecs, et plus tard pour les Romains, l'étranger était considéré comme inculte, non civilisé, c'est-à-dire non adepte de leurs modes de vie. Mais nous partirons du postulat que le « barbare » habite tout être humain : c'est la dimension de *l'hybris*, de l'excès, condition du tragique et, en même temps, ce qui destine l'homme à vivre en groupe, à vivre le conflit, le malaise d'une culture (dés)orientée par les effets de l'histoire et de la politique de son temps. L'expérience tragique, pour la psychanalyse, est différente de la conception courante du tragique comme « désastreux ». Du point de vue psychanalytique, cela constitue la condition même du sujet, de sa division constitutive.

Bien qu'on ne trouve pas chez Freud une réflexion claire sur le concept de tragique, on connaît l'influence de Goethe et des tragédies antiques dans le texte freudien, notamment la dimension de

l'inconciliable que présente la tragédie d'*Œdipe Roi*. Goethe (apud VERNANT, p. 54-61), à son tour, part de l'idée que le tragique est contradiction, c'est cet inconciliable, conflit qui n'admet pas de solution : « événement terrible, inévitable de l'action humaine dans une situation accommodante et familière » (GOETHE apud VERNANT, p. 54-61). C'est une familiarité gouvernée par l'*hamartia*, l'ignorance profonde, voire l'impossible à connaître. En révélant le visage du Réel, l'événement tragique interroge et subvertit les domaines de la compréhension humaine avec ses excès de savoir et de jugement, comme nous l'a enseigné la Tragédie Antique qui a établi, notamment à travers la fonction du chœur, une limite, une impossibilité entre *idéal* et *réel*.

Stefan Zweig (2013, p. 14), par exemple, lorsqu'il précise que la tension tragique chez quelqu'un ne résulte pas de la grandeur de son action, mais de l'impossible harmonie entre son humanité et son destin – voué à la mort – nous rappelle que cette tragédie personnelle qui en résulte favorise l'apprentissage d'une sagesse pratique, la *phronesis*, qui relève d'une expérience unique et intransmissible. La tragédie de l'expérience a donc une dimension éthique et politique, puisque la vivre crée un sens de la vie à la fois partagé et singulier.

Choisir d'agir de manière responsable à propos de son acte n'est possible que lorsque vous extrayez des connaissances de la tragédie personnelle, révélant certains schémas. L'un des schémas d'action est le résultat du contraste entre les passions et leurs limites, un point commun entre l'expérience tragique et celle d'un parcours analytique. Ainsi, une psychanalyse gagne son action de puissance parce qu'elle inclut la dimension tragique dans l'expérience d'un sujet comme possibilité qu'il supporte le Réel de la vie, l'*unheimlich*, et gère l'aphorisme éthique : « Avez-vous agi conformément au désir qui vous habite ? », au lieu de vous laisser emporter par vos passions ?

L'idée des limites du désir - puisqu'il n'y a pas de désir ni de liberté sans Loi - n'est possible qu'à travers un acte qui implique la dimension tragique capable de barrer le fantôme d'une jouissance illimitée qui, aujourd'hui, imprègne les fantômes les plus particuliers, pourtant marqués par des symptômes sociaux.

Le « agir conformément à son désir » soutient, du côté de l'analyste, l'éthique d'une praxis qui lui permet d'aborder des questions sur les passages à l'acte dans l'actualité, sur les destins de la haine et de la jouissance dans la clinique et dans le social. Du côté de l'analysant, elle ouvre une certaine marge de choix qui rompt avec les identifications imaginaires et aliénantes.

Donc, dans la perspective tragique structurelle et structurante, nous avons la haine originelle qui alimente les processus d'exclusion et de ségrégation pour ceux qui se présentent comme différents d'une vie collective donnée. C'est ce qui fait du barbare non plus un « nomade/étranger », un point Réel que nous ne reconnaissons pas en nous, mais un ennemi menaçant qui « vient de l'extérieur », c'est pourquoi il doit être exclu ou éliminé. Le « barbare » se présente donc, à chaque époque de l'Histoire, comme étant le remède ou le poison de la condition humaine. Quand, dans la culture, la prédominance est celle de la haine sans symbolisation possible, c'est du poison, ça fomente la ségrégation, les « politiques d'inimitié » dans lesquelles l'autre prend le visage de l'ennemi que je dois exterminer/annuler.

Sous l'aspect du remède, le barbare est l'*extimité* qui nous habite, c'est la dimension de ce qui nous est étrange/familier. Ainsi, si nous pouvons supporter d'écouter la voix du barbare comme un écho de notre propre voix sans l'expulser comme un envahisseur, il est possible de céder à la disparité, à l'unicité de sa culture, à la musicalité de sa langue, qui peut nous faire réinventer en le disant mieux ce dont nous ne savions même pas qu'il existait en nous.

Notre temps semble connaître une certaine prédominance du vivre sous l'égide du narcissisme primaire, qui fonctionne selon la logique du « ou moi, ou l'autre », un temps de la constitution psychique d'expulsion du déplaisir, du « bien dedans et du mal dehors »; temps d'une logique paranoïaque inhérente pourtant à toute constitution psychique, qui envahit le lien social produisant l'anéantissement des dissonants, de ceux qui ne se conforment pas à «l'enfer des égaux», des soi-disant «anges, civilisés» qui croient que les pays finissent sur les lignes de leurs frontières, comme le montre Eduardo Galeano (1979). Notre époque – et les preuves ne manquent pas – semble insister sur l'abolition du tragique.

QUE PEUT-ELLE, LA PSYCHANALYSE ?

La psychanalyse peut-elle aujourd'hui maintenir sa vigueur et sa virulence face à tant de résistances auxquelles elle a déjà été confrontée et, actuellement, face aux changements profonds de son *cadre* imposés par le confinement de la récente pandémie ?

La psychanalyse peut-elle se maintenir face à l'incidence d'innombrables discours qui promettent de suturer l'impossible, les blessures incurables du réel de la mort et de la sexualité ?

Pour qu'elle survive, quelles voies devons-nous suivre, nous analystes ?

Freud nous avait déjà avertis que le « progrès » éclairé par les idéaux démocratiques et les avancées scientifiques ne marche pas à l'abri des ténèbres de la destruction, séparé de la pulsion de mort. Mais qu'est-ce qui se montre, actuellement, dans le lien social – et symptomatiquement, dans la clinique – qui est en train de fomenter la haine ?

Il convient de s'interroger sur la psychanalyse et l'acte qui engage le psychanalyste dans sa fonction. Corrélé à *l'acte poétique*, *l'acte psychanalytique* équivoque et produit des trous et des porosités dans le totalitarisme des égaux, produisant, que ce soit dans le lien social ou dans la subjectivité, le dépouillement du narcissisme des petites différences, nous ouvrant à l'écoute des singularités et des dissonances sonores sans avoir à les détruire. Comment insister sur le Réel qui résiste à être embrassé par un seul langage, code, ou même par une politique qui prétend être universelle et qui se maintient au prix de la ségrégation et de la fabrication d'un ennemi, le « barbare » à éliminer

L'écrivain camerounais Achille Mbembe (2021, p. 12-13), dans son ouvrage *Politiques d'Inimitié*, nous dit que l'expansion du capitalisme ultralibéral et de l'impérialisme à l'échelle mondiale a culminé au début du XXI^e siècle, au sein des démocraties libérales, entérinant et provoquant des habitudes d'exception et d'exclusion de ceux qui se trouvent en désaccord avec les idéaux de l'Autre. Exerçant la « dictature contre eux-mêmes et contre les ennemis », ce nouvel ordre mondial a favorisé des relations directes entre la violence légitime contre l'ennemi et la loi, entre la norme et l'exception, entre l'état de guerre, l'état de sécurité et de liberté.

La logique de cette expansion a fait s'effondrer les projets démocratiques visant à préserver le Capital, engendrant ce que Mbembe a appelé des « politiques d'inimitié ». Plongés dans l'angoisse et l'anéantissement, nombreux sont ceux qui craignent « l'invasion de l'ennemi ». Des peuples entiers ne croient plus à un *extérieur* et multiplient donc les enclos pour se protéger de la menace et du danger. Ne voulant se souvenir de rien d'autre, encore moins de leurs propres crimes et transgressions, ils créent des « mauvais objets » qui commencent à les hanter, puis ils essaient de s'en débarrasser : réfugiés, peuples colonisés à la recherche de meilleures conditions sur la terre de leur colonisateurs, par exemple, nous rappelle Mbembe (2021, p. 12-13).

La subjectivité de notre temps n'élargit pas – même si, comme jamais auparavant, les discours d'accueil de l'inclusion prolifèrent – le cercle dans le pari de l'inclusion de ceux qui sont différents de nous. Il n'est pas rare que les frontières, éléments brutaux d'aujourd'hui, soient devenues des moyens primitifs de tenir à distance les ennemis et les intrus. Il n'y a plus de lignes à franchir : au contraire, militarisées, elles séparent, immobilisent et électrocutent. (MBEMBE, 2021, p. 12-13).

Considérant que c'est ainsi que va notre époque, des questions se posent : face à ce que nous vivons, l'autre, support de notre humanité, peut-il encore être considéré comme « semblable » ? Si l'extrême altérité qui nous habite, l'*unheimlich*, le barbare en nous a été réduit à la dimension de l'ennemi à exterminer, peut-on encore considérer une autre personne et veiller sur elle si celle à qui je tiens vise ma ruine ? L'auteur camerounais nous fait réfléchir (MBEMBE, 2021, p. 12-13).

C'est un fait que la pandémie a profondément ébranlé les certitudes sur l'état actuel de la soi-disant « civilisation » et, en même temps, les piliers de notre pratique actuelle – comment analyse-t-on aujourd'hui ? – ; peut-être comme jamais après l'introduction du « temps logique » par Lacan. À ce moment-là, cependant, la « cause » du choc est venue de la clinique elle-même. Maintenant, nous avons été obligés de remettre en question nos « habitudes » par une traversée du Reel qui est venue « de l'extérieur » et nous a réveillés ! Chacun a dû réinventer sa manière d'accueillir et d'écouter ses analysants, en se souvenant de la maxime freudienne, et de sa conséquence lacanienne, de « l'impossible à psychanalyser ». Il a fallu continuer !

Pour ces raisons et d'autres, ces temps post-pandémiques ont rendu essentiel et urgent d'approfondir ce que nous étions déjà en train d'aborder, à savoir : la prolifération des discours de

haine, le totalitarisme des identités, la « virtualisation » de la vie, la difficulté des nouvelles générations de parents dans la transmission de la loi du renoncement qui permet le lien avec l'autre – rappelant l'ancien et toujours actuel Freud –, la transmission de la loi de l'interdit de l'inceste. Aujourd'hui, loin de là, ce qui tend à prévaloir, c'est le « droit » de ne renoncer à rien, encore moins à nos pulsions d'agressivité et de « possession d'un objet », comme s'il existait. Ces temps nouveaux sont donc propices à repenser la question de la formation des psychanalystes, compte tenu de toutes les mutations du *cadre* analytique que nous n'avons cessé d'énumérer : comment peuvent-elles avoir un effet d'enseignement ?

Il faut du courage pour transformer la lutte entre Thanatos et Eros en une sorte d'harmonie, de rythme et d'image – du moins ceux que l'Art nous donne, par exemple –, comme le suggère le poète Octavio Paz lorsqu'il extrait le titre de son livre de la philosophie d'Héraclite. *L'arc* et la *lyre* ne s'opposent pas, ce sont deux manières de dire que les instruments doivent être actionnés par des agents instruits à savoir les faire vibrer, ce qui implique d'extraire de chacun le *mi-dire* de leurs vérités. Une psychanalyse menée à bon terme peut ouvrir une petite marge de liberté au sujet, permettant de revenir à quelque chose du rythme originel de la langue qui répète le poème de la vie en action, sans aucun son à l'avance, introduisant la possibilité d'une invention. « L'homme se déverse dans le rythme, marque de sa temporalité ; le rythme, à son tour, se déclare dans l'image ; et l'image revient à l'homme chaque fois que des lèvres répètent le poème » (PAZ, 2012, p. 123).

ÉTHIQUE/ESTHÉTIQUE/ÉROTIQUE : ACTE POÉTIQUE X ACTE PSYCHANALYTIQUE

Ce n'est pas un hasard si une année du septième Séminaire de Lacan est consacrée à l'éthique. Partant de l'éthique aristotélicienne, la subvertissant, Lacan l'introduit du point de vue de la psychanalyse, c'est-à-dire qu'il glisse du champ de la morale à celui du désir et, dans ce sillage,

nous parle de la sublimation, de l'esthétique et de l'érotique comme des indications cliniques importantes.

Nous ne développerons pas ce thème, mais nous soulignerons ce que dit Lacan (*Versão Staferla*, p. 9, traduction libre) dans le *Séminaire 7* précité, dans lequel il interroge la psychanalyse en tenant compte des innombrables nouveaux symptômes dans le champ de l'érotique de notre temps. Sa question est : « Pourquoi l'analyse n'a-t-elle pas poussé les choses plus loin dans le sens de l'investigation de ce que nous devons appeler *une érotique* à proprement parler ? », considérant qu'elle a pu opérer un important changement de perspective sur les problèmes de l'expérience morale et de l'amour en relation aux approches philosophiques et moralistes les plaçant au centre de l'expérience éthique ?

C'est d'ailleurs ce que Lacan a passé le reste de ses *Séminaires* à inventer, que ce soit à partir des formules de la sexuation, de la logique ou de la topologie. C'est même ce que révélait l'expérience freudienne : le rapport *in absentia* entre le symptôme et la réalité du sexe et de la mort. On peut donc réfléchir à ce que Lacan nous propose avec son enquête, mais compte tenu de notre question initiale : face au barbare et à l'inconciliable de notre condition qui, assez souvent, que ce soit dans la clinique ou dans le social, apparaissent dans leurs visages de haine et de destruction, que peut faire la psychanalyse ?

Nous voulons donc inclure quelque chose de la dimension esthétique, soutenant que l'éthique de la psychanalyse se nourrit aussi de l'Art, faisant un rapprochement entre l'*acte poétique* et l'*acte psychanalytique*, compte tenu, bien sûr, de leurs distinctions. Nous parions sur l'importance d'une réflexion fondée sur une éthique du Réel qui devrait guider un chemin analytique compte tenu de cette proximité car, même si l'analyste n'est pas poète, son acte, en tant qu'il équivoque, comme l'acte poétique équivoque le langage, met en scène l'inconnu : *l'une bévue*, l'inconscient.

Nous affirmons que, comme l'Art qui se construit autour, mieux, qui crée le vide, l'éthique de la psychanalyse et l'acte qui la soutient est la pratique de ne pas voiler ce vide. Ce que Lacan présente comme sublimation, c'est qu'elle tente de fermer les bords du trou réel, de le créer, de les mettre en valeur, avec des signifiants : le vide et l'impossible à le suturer ! L'éthique de la psychanalyse est l'éthique du bien-dire comme terrain fertile pour créer du vide.

Cela dit, nous nous demandons : les changements actuels du cadre analytique auxquels la pandémie nous a conduits interrogent-ils ou non le statut de l'acte analytique ? Dans quelle mesure « modifient-elles », interviennent-elles ou non, dans la position de l'analyste dans son acte où celui-ci dépend du transfert, de la force du désir de l'analyste, de l'éthique qui le guide ? « Hors de ce que j'ai appelé manipulation du transfert, il n'y a pas d'acte analytique », nous dit Lacan (1967-68, p. 27), car c'est lui qui intervient dans le symptôme, rompt avec le sens qui s'y joue, dimension de sa vérité, faisant trou dans le savoir où il peut puiser quelque chose de sa jouissance médusante. Le pari est que nous pouvons, virtuellement ou en personne, *maintenir les conditions de l'acte analytique*. Cela semble évident, mais cela reste de l'ordre de chaque cas, un par un, cependant cela nous a fait sortir d'un certain confort, peut-être même d'un engourdissement...

Mais qu'est-ce *qui fait d'un acte un acte analytique* grâce auquel la psychanalyse, « ça fait quelque chose » (LACAN, 1967-68, p. 4) ?, même si ce « ça fait » ne suffit pas ? La poésie, nous dira Lacan, « fait aussi quelque chose ». Cependant, le « ça fait quelque chose » de la psychanalyse n'aurait pas le même sens que la poésie, car l'acte qui caractérise le faire psychanalytique engage profondément le sujet dont la dimension, introduite par la psychanalyse, renouvelle ce qui s'énonce comme sujet en tant que tel et qui s'appelle l'inconscient... et de telle manière qu'il s'y met en acte, d'où sa dépendance au transfert, qui n'est rien d'autre que la « mise en acte de l'inconscient » (Idem, p. 4). Le résultat de l'acte poétique est la poésie, alors que celui de l'acte analytique est un dire : « Dire est un acte » (LACAN, 1974-75, p. 80) qui implique la dimension du sujet.

Malgré cette distinction, dans *Le Séminaire, livre 24, L'insu...*, Lacan (1976-77) rapproche l'*acte analytique* de l'*acte poétique*, les liant dans leurs fonctions d'équivoque, de casser le sens qui opèrent toutes deux sur le discours, pouvant « réveiller la vérité », car elle, la vérité, peut s'endormir, pour cela « cela dépend du ton sur lequel on la dit » (LACAN, 1976-77, p. 93). Tenant compte de ce qu'il a pu « apprendre » de la poésie chinoise, de sa calligraphie, Lacan invite les analystes à en extraire aussi un germe, renvoyant aux « forçages » induits par l'acte analytique, ce qui requiert une forme singulière d'incidence de *présence de l'analyste*, qui va opérer avec son *savoir y faire*, avec son *savoir-faire*.

Bien que la psychanalyse ne constitue pas un progrès, comme le prétend Lacan, nous ne pouvons pas ne pas considérer que la subjectivité change en fonction des conditions symboliques/imaginaires auxquelles l'humanité tente de se soumettre, d'appivoiser, voire d'exclure de force le Réel qui soutient notre condition humaine. Ainsi, nous ne pouvons manquer d'interroger notre pratique face à l'effervescence du malaise actuel sans oublier qu'une analyse ne produit pas forcément des poètes, mais peut faire d'un sujet, lui-même, un poème, abordant le Réel avec sa musicalité unique !

Alors, si l'acte poétique réduit et fait irruption dans le langage et ainsi naît la poésie, l'acte psychanalytique réduit, fait effraction, équivoque le symptôme pouvant faire résonner le Réel de *lalangue*, par l'équivoque, permettant à un sujet de poétiser son expérience en pouvant donner la valeur de sinthome à ce qui auparavant, avec jouissance, n'était que douleur et souffrance.

Et si l'on peut rapprocher l'*acte poétique* de l'*acte psychanalytique* du côté du psychanalyste d'une part, d'autre part, il faut observer la fonction du *faire poétique*, de l'écriture poétique du côté de celui qui s'abandonne à l'analyse. Peut-être est-ce une possibilité pour qu'un sujet, allant au moins un peu au-delà de ce que lui permettait son fantasme originel, puisse en (ré)inventer *une, la sienne*, érotique !

REFERÊNCIAS

GALEANO, Eduardo. *As veias abertas da América Latina*. São Paulo: LPM Editora, 1979.

LACAN, Jacques. *Le Seminaire, livre 7: l'éthique -1959-60, versão online Staferla* (Inédito).

_____. *Le Seminaire, livre 15: l'acte psychanalytique-1967-68, versão online Staferla* (Inédito).

_____. *Le Seminaire, livre 22 : RSI – 1974-75, versão online Staferla* (Inédito).

_____. *Le Seminaire, livre 24 : L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre-1976-77, versão online Staferla* (Inédito).

MBEMBE, Achille. *Políticas da Inimizade*. n-1Edições, Abril 2021, p 12/13).

PAZ, Octavio. *O arco e a lira*. São Paulo: Cosac Naify, 2012.

VERNANT, Jean-Pierre e NAQUET-VIDAL. «Édipo sem Complexo», in: *Mito e Tragédia na Grécia antiga*, São Paulo: Perspectiva, 2005.

ZWEIG, Stefan. *Maria Antonieta*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Ed., 2013.